

L'ANNÉE 1917

Par M. Lucien REMPLON *

Dans la très longue histoire de l'Humanité, il est des années qui, riches d'événements pesant sur le destin des hommes, restent gravées profondément dans notre mémoire collective. Du temps que l'Histoire était enseignée dans nos écoles, nous avons tous le souvenir de 1492, 1515 ou encore, bien sûr, 1789...

L'année 1917 est de celles-là.

C'est une année capitale.

Pour la France, à l'évidence... Notre pays est engagé dans un conflit qui dure déjà depuis trois effroyables années. Il souffre dans sa chair et dans son âme des conséquences d'un combat sanguinaire, destructeur et inhumain par bien des côtés. Cette année 1917 jettera le pays dans un désarroi abominable jusqu'à le mener près de l'abîme. Il se ressaisira, donnant ainsi à ses fils et au Monde une image que nous ne devons pas oublier.

Pour le Monde entier, c'est une autre évidence ! Vient de se lever, sur les terres de la Russie éternelle, un astre noir et sanglant. Le communisme, destructeur des valeurs humaines, destructeur de notre civilisation se lève et, porteur d'espoirs insensés, va broyer l'humanité tout entière, gangréner tous les continents laissant partout un atroce sillon de mort.

Oui.. cette année 1917 a été capitale...

En 2014, il vous en souvient encore, il n'était partout question que du souvenir de la Grande Guerre et nous avons connu (pour le meilleur et pour le pire...) un déferlement de célébrations diverses. Puis, ce fut le silence, à peine troublé par les gesticulations imbéciles qui voulaient nous rappeler le souvenir de Verdun.

Mon propos d'aujourd'hui veut rompre ce silence. Je veux vous raconter la terrible, l'horrible année 1917, cette année où la France fut bien près de sa dissolution, prise dans la tentation des renoncements, des révoltes devant trop de malheurs de souffrances et d'échecs.

* Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse le 23 mars 2017.

À l'aube du 1^{er} janvier 1917, les belligérants en sont à la troisième année d'un combat fratricide que tous les augures avaient prédit devant être bref !!

L'année 1916 a été favorable à notre camp...

Favorable ?... C'est bien vite dit...

Le gigantesque affrontement de Verdun voulu par une Allemagne désireuse de « saigner l'armée française », n'a que très partiellement atteint son but. « Ils » ne sont pas passés !! Notre armée sort de cette bataille glorieuse mais profondément meurtrie. La bataille de la Somme qui devait être décisive a été un échec sanglant de plus, déconsidérant le général Joffre, de plus en plus contesté.

Au rayon des satisfactions, la tenue au feu des troupes britanniques qui ont remarquablement tenu le flanc ouest du front. Puis encore, la création d'un nouveau front où, sur l'Isonzo, les Italiens s'affrontent rudement à des armées austro-hongroises bien peu pugnaces.

L'entrée en guerre à nos côtés de la Roumanie a suscité un espoir trop bref. En quelques semaines l'armée roumaine a été balayée.

La surprise est venue du front de l'est où l'armée russe, que l'on croyait anéantie a repris l'offensive et, par des succès inattendus, a contribué à l'effondrement de l'armée austro-hongroise. À Vienne, le long règne de l'empereur François-Joseph a pris fin et Charles, son successeur, s'est montré très désireux de trouver une paix de compromis.

Ne négligeons pas la guerre maritime qui a montré un ralentissement de l'activité des sous-marins allemands peut-être retenus par l'indignation provoquée en Amérique par le torpillage, en 1915 du paquebot *Lusitania*.

Enfin, au rayon des satisfactions, nous ne devons pas omettre l'implantation, autour de Salonique d'un corps expéditionnaire qui deviendra l'armée d'Orient.

Ce bilan, que nous venons de tracer à grands traits, aurait pu, raisonnablement, permettre d'espérer une fin de conflit victorieuse dans les mois suivants. Mais, il en fut tout autrement et l'année 1917 devait réserver une suite d'événements surprenants et tellement lourds de conséquences.

Raymond Poincaré a pu écrire, avec une lucidité de jugement incontestable : « L'année 1917 avait commencé dans la brume ; elle s'acheva dans le brouillard ! » Trouble, l'année le fut, non seulement dans notre pays, mais aussi pour tous les belligérants car l'événement majeur, dont chacun espérait la décision, avorta après des prémices prometteurs...

Dans le cadre de notre propos d'aujourd'hui, le temps nous manquera pour détailler tous les événements de cette année. Nous devons faire un choix et nous nous limiterons à six chapitres :

- 1 – L'entrée en guerre des États-Unis d'Amérique.
- 2 – La révolution russe et la disparition du front de l'est.
- 3 – La tragédie du Chemin des Dames et ses conséquences.
- 4 – Le désastre italien de Caporetto.
- 5 – Des offres de paix à la guerre totale.
- 6 - Ailleurs

L'ENTRÉE EN GUERRE DES ÉTATS-UNIS

En novembre 1916, Thomas Woodrow Wilson venait d'être réélu président des États-Unis d'Amérique. Toute sa campagne électorale avait martelé ce slogan : « Je vous ai préservé de la guerre ! » Une telle constatation ne pouvait que combler d'aise l'Américain moyen hostile à la guerre...

C'était un personnage curieux que ce Wilson... Issu d'un milieu presbytérien, il allait apporter dans ce conflit une note messianique inédite. Avant bien d'autres présidents des États-Unis, Wilson ne briguaient rien moins que le rôle d'arbitre du Monde. Le poids qui allait être le sien lors des pourparlers de paix, son rôle déterminant dans la création de la Société des Nations allaient confirmer ces particularités qui nuiront tant à l'équilibre du traité de Versailles.

À peine réélu, ces traits de caractère lui inspirèrent l'initiative d'ouvertures de paix. Elles furent bien désordonnées et se heurtèrent à des fins de non recevoir ou à des prétentions démesurées. Mais, peu importe... le président Wilson avait marqué son territoire sur l'échiquier international !

Le président des États-Unis avait espéré que les souffrances économiques endurées par les Allemands du fait du lourd blocus des Alliés assoupliraient la position du gouvernement du Reich... Espoir déçu !!

Au contraire, dès les premiers jours de 1917, le 9 janvier très précisément, l'Allemagne prit le parti de ranimer et d'intensifier une guerre sous marine dont nous avons dit qu'elle était quelque peu en sommeil. Dans l'esprit des dirigeants du Reich les destructions massives que les sous marins allemands allaient infliger aux convois maritimes traversant l'Atlantique devaient, en six mois, « affamer Londres et décourager Washington ». En prenant cette décision, le gouvernement allemand en avait mesuré les conséquences. Le risque d'une intervention américaine était jugé très probable mais le commandement allemand faisait le pari qu'une décision victorieuse serait obtenue avant que l'armée américaine soit en état de participer efficacement aux combats.

Sans surprise, la décision allemande cabra l'opinion américaine soucieuse de garder la maîtrise du commerce transatlantique. La décision de

rompre les relations diplomatiques avec les Empires Centraux fut donc bien accueillie.

Pourtant, la déclaration de guerre n'intervint que deux mois plus tard (6 avril 1917).

Que s'était-il passé ?

D'abord, il est évident que ce délai est révélateur des réticences profondes du peuple américain à entrer en guerre en Europe. Dans quelques mois, la propagande française imposera une image d'Épinal où l'on verra le général Pershing s'écriant, sur la tombe du cimetière Picpus : « La Fayette, nous voici ! » Rien n'est plus éloigné de la vérité !! Les Américains sont entrés dans la guerre « à reculons » !

Pour surmonter ce pacifisme, il fallut deux événements.

D'abord, les succès initiaux foudroyants obtenus par l'offensive sous-marine allemande. Dans les premiers mois de 1917, ce fut une hécatombe dans les convois marchands et la marine des Etats-Unis paya un lourd tribut... un tribut jugé insupportable.

En second lieu, c'était l'époque où les Etats-Unis avaient un différend irritant avec le Mexique. Voici que fut interceptée et publiée une dépêche par laquelle le gouvernement allemand promettait un secours efficace aux Mexicains ; cette dépêche est connue comme « dépêche Zimmermann ».

C'était trop pour les Américains chatouilleux, on le sait, chaque fois qu'une atteinte est portée à leur « pré carré ».

Les voilà donc en guerre à nos côtés.

La première conséquence est immédiate et énorme. Financièrement, nous allons pouvoir puiser dans les ressources de nos nouveaux alliés. C'est une bouffée d'oxygène dont notre économie, proche de l'asphyxie, avait le plus cruel besoin.

Mais, pour ce qui concerne l'aide militaire, il ne fallait pas compter sur un prompt soutien. L'armée américaine n'existait pas ! Elle n'avait ni troupes, ni armement. Et c'est avec un esprit méthodique plein de lenteur que la machine américaine déploya ses énormes moyens.

En janvier 1918, les effectifs américains en Europe n'atteignaient que 143 000 hommes. Il fallait de la bonne volonté et une bonne dose d'aveuglement pour les juger aptes à monter au front... C'était, disait-on, l'avant-garde d'une immense armée...

Les Alliés pourraient-ils tenir jusqu'à l'arrivée de cette armée ?

LA RÉVOLUTION RUSSE

Il y avait déjà bien longtemps que le régime impérial russe donnait des signes d'essoufflement et, pour de nombreux observateurs, il était condamné ! Les menées anarchistes paraissaient de plus en plus efficaces et ce n'est pas le timide Nicolas II qui était capable de remettre de l'ordre dans un empire aussi « vermoulu ».

Depuis 1914, on avait attendu, en vain, les succès d'une armée que notre propagande avait représentée comme « le rouleau compresseur » avec tout ce que ce terme laisse espérer de victoires complètes. Au contraire, l'immense front de l'est avait connu une alternance de succès partagés et l'armée austro-hongroise, pourtant elle même très peu efficace, avait tenu un front fluctuant.

Les premiers craquements internes se font entendre en janvier à Petrograd où la commémoration du « dimanche rouge » de 1905 jette dans les rues des foules hostiles. Comme d'habitude, l'armée réprime durement.

L'incendie est, à l'évidence loin d'être éteint et le mois de mars voit se succéder, dans un désordre anarchique, cortèges, grèves et mutineries. Le désordre atteint un tel degré que l'armée ouvre le feu et ces premiers morts ouvrent la porte à la révolution. Très vite, (trop vite, diront certains...) le 15 mars, le tsar abdique. Il cède la place à ce qu'on a appelé le « gouvernement bourgeois » du prince Lvov qui doit cohabiter avec le « soviét » installé à Petrograd par les mutins.

Solution bancaire sans avenir...

Le 16 avril, Lénine arrive à Petrograd. Les Allemands sont allés chercher en Suisse ce révolutionnaire de premier plan ; ils lui ont facilité la traversée de l'Europe et leur « cheval de Troie » est maintenant en place !

Nous ne décrivons pas les méandres par lesquels passa le gouvernement de la Russie avant de sombrer dans le communisme le plus sanglant. Ces péripéties ne sont que trop connues et sortent du cadre de notre propos.

Pendant ce temps, que devient le front de l'est ?

Il s'est fait un peu oublier... Les Autrichiens n'en peuvent plus et l'arrivée sur le trône de l'empereur Charles, qui n'est pas un belliciste, ne va pas leur rendre la pugnacité. Les Allemands, très occupés, comme nous le dirons, sur les fronts ouest, avaient intérêt à ne rien brusquer à l'est. Quant aux Russes, ils se trouvaient en proie à une exaltation évangélique : on fraternisait et les canons se taisaient !

Il y eut pourtant un dernier acte de la Russie en guerre. Kerenski, qui était, provisoirement, l'homme fort du gouvernement russe, voulut mettre à profit le dernier sursaut d'un patriotisme éternel. Ce sursaut procura des

succès incontestables qui furent sans lendemain. Ludendorf amena quelques troupes fraîches et sa contre attaque provoqua la débâcle d'une armée anéantie par la subversion révolutionnaire. Dans un communiqué du Quartier Général, on put lire : « Sur l'ensemble du front sud-ouest, oubliant leur devoir, nos troupes fuient. »

La conclusion brutale de cette débandade est la disparition du front de l'est avec toutes les conséquences que cette disparition doit raisonnablement entraîner. On rappelle qu'à l'origine du conflit, la propagande occidentale et son optimisme reposaient sur la quasi-certitude que les empires centraux seraient dans l'incapacité de résister, à la fois, à l'ouest, aux armées française et britanniques et, à l'est, au « rouleau compresseur » russe auquel on prêtait généreusement une puissance décisive.

On doit convenir que ce raisonnement était valable : il avait motivé les craintes du commandement allemand et avait inspiré le fameux plan Schlieffen : tout mettre en œuvre à l'ouest pour vaincre avant l'entrée en action de la lourde machine russe.

On sait comment tout cela n'avait pas très exactement fonctionné

Mais, il n'en reste pas moins qu'au moment de l'effondrement russe, les troupes austro-hongroises étaient au bord de l'effondrement et qu'il eût suffi d'une modeste poussée pour rendre effective cette supériorité. Au lieu de cela, voilà que la disparition des forces russes allait permettre au commandement allemand de rapatrier à l'ouest de belles troupes aguerries et d'obtenir un avantage peut-être décisif.

La raison pure conduisait donc à cette conclusion brutale : la défection russe sonnait le glas d'une espérance de victoire pour nous et nos alliés. C'est en ce sens qu'on a pu parler du « retournement de l'année 1917 ». Pour les Allemands, une victoire totale à l'est, c'est la promesse d'une victoire assurée à l'ouest et d'une percée enfin réussie vers l'hégémonie européenne et, peut-être, mondiale.

C'est dans un esprit de relative conciliation que les négociateurs allemands se rapprochèrent des bolcheviks russes où Lénine pouvait paraître comme leur obligé et leur complice. C'est que, aux dires du commandement allemand, il fallait aller vite : on avait du faire face au sursaut russe impulsé par Kerenski, l'hiver avait été d'une rigueur exceptionnelle et voilà que l'armée roumaine, donnée pour moribonde, reprenait le combat très efficacement ; enfin, il fallait aussi parer aux défaillances, de plus en plus nombreuses, des troupes autrichiennes.

On mit d'abord à la raison les Roumains qui, par suite de circonstances inattendues, gagneront tout le territoire de la Bessarabie. Les négociations germano-russes vont traîner en longueur au milieu des

sanglantes épurations pratiquées dans le haut commandement bolchevik. L'armistice de Brest-Litovsk sera signé seulement le 14 janvier 1918 mais, depuis plusieurs mois déjà, le front de l'est s'était éteint ! Depuis plusieurs mois, Ludendorff a pu rapatrier une quinzaine de divisions de troupes aguerries. Il est décidé à reprendre l'initiative et, par des coups de boutoirs répétés, il veut obtenir la décision à l'ouest avant la montée en ligne des Américains.

Ce sera l'objet des combats du premier semestre de 1918.

LA TRAGÉDIE DU CHEMIN DES DAMES

Il est temps que nous revenions « chez nous » !

Dans le « microcosme politique » français, la guerre n'a ralenti qu'un court instant les « coups fourrés » et les manœuvres politiciennes et la fameuse « unité nationale » n'a été qu'une façade éphémère et trompeuse.

Dès 1915, les manœuvres plus ou moins sournoises pour le pouvoir ont repris et la direction militaire des opérations n'est pas restée en dehors des intrigues car il est de tradition républicaine que le pouvoir civil tienne en laisse le militaire mais, en guerre, comment faire ? On connaît le mot de Clémenceau (nous le verrons bientôt le mettre en pratique...) : « La guerre est une affaire trop sérieuse pour la confier aux militaires. » On conçoit aisément que les militaires, jaloux de leurs compétences présumées, repoussent toute tentative de subordination...

Depuis déjà la fin de 1915, les jours de Joffre à la tête de l'armée française étaient comptés. L'échec de la grande offensive de la Somme et l'impréparation du front de Verdun l'avaient condamné autant que ses mauvaises relations avec le pouvoir civil. Mais il n'était pas facile de se débarrasser du « vainqueur de la Marne » !

On s'y prit bien mal ! le 13 décembre 1916, on le nomma « conseiller technique du gouvernement pour la conduite de la guerre » Devant une sottise de ce calibre, Joffre se cabra et démissionna... Le 26 décembre, il fut élevé à la dignité de maréchal de France.

À sa place, pour commander en chef les troupes françaises, à la surprise générale, on vit arriver le général Georges Robert Nivelle. Pourquoi l'idée de cette nomination saugrenue réussit-elle à s'imposer ? C'est un de ces mystères dont le microcosme politique français est coutumier... Artilleur de formation, le seul titre de gloire de Nivelle est d'avoir victorieusement conduit les dernières opérations sur le front de Verdun. C'est peu... Mais, il est vrai que ce général était franc-maçon ; il était aussi fanfaron et, avec faconde, il se montrait sûr du succès de la grande attaque qu'il allait monter pour fracturer le front allemand. Il avait fait le choix du terrain et il se disait

certain de pouvoir mettre en œuvre les moyens humains et matériels nécessaires. Ce discours était manifestement exagérément optimiste. L'armée française, comme nous venons de le dire, avait glorieusement « tenu » à Verdun mais au prix de pertes qui la laissaient exsangue. Pour satisfaire l'opinion publique, on avait hâté la reconquête du site de Douaumont qui n'avait aucun intérêt ni stratégique, ni tactique. Déjà menée par Nivelles (successeur de Pétain), cette opération avait coûté de lourdes pertes. Et voilà que l'hiver 1917 amène sur l'Europe des frimas exceptionnels qui condamnent nos soldats, au fond de leurs tranchées, à des supplices épouvantables.

C'est au centre du front, dans l'Aisne, qu'il a choisi de « frapper le grand coup ». Il y a là, sur une trentaine de kilomètres, une route, orientée à peu près ouest-est, qui épouse la crête séparant les vallées de l'Ailette et de l'Aisne, au sud de Laon. Cette route doit son nom aux filles de Louis XV qui l'empruntaient pour se rendre au château de La Bove, auprès de leur amie, la duchesse de Narbonne. Le choix de Nivelles n'était pas très judicieux. Depuis la fin de la bataille de la Marne les Allemands s'étaient repliés sur cette position et, sans jamais être inquiétés, ils avaient eu tout le loisir pour la transformer en une sorte de forteresse, leur tâche ayant été facilitée par la nature du terrain où fourmillent les cavernes naturelles (les creutes).

Dans les milieux civil et militaire, on se montre réservé ou franchement hostile à ce projet.

Par-dessus le marché, par deux coups de main audacieux, les Allemands sont entrés en possession des plans de l'attaque découverts sur deux de nos officiers.

Le 16 avril, à 6 heures du matin, après une préparation d'artillerie par 5000 pièces, commence l'attaque de l'infanterie. Elle est appuyée par de curieuses machines qui seront les chars d'assaut de demain. Mais, pour l'heure, ces engins trop rares, trop lents, sont mal utilisés et n'apportent qu'un secours très mesuré.

Le soir, force est de se rendre à l'évidence : c'est l'échec ! la percée n'a pas été réalisée et les pertes sont énormes ! Mais Nivelles s'entête... On obtient bien quelques succès partiels... mais le 20 avril, il faut s'arrêter... les troupes sont épuisées !

Plus que cela, d'ailleurs... D'un coup, le malaise s'installe et devient vite dramatique et on assiste aux premières désobéissances...

Pourtant, cahin-caha, on ira jusqu'au 15 mai mais à cette date, on ne peut plus ignorer le drame. Nivelles est remplacé par Pétain à la tête de l'armée française, Foch devenant chef d'État –Major Général. Mangin, Mazel et Micheler sont relevés de leurs fonctions.

La tâche du général Pétain est bien la plus redoutable qu'un chef puisse affronter. Un peu partout, en effet, éclatent des mutineries, des refus caractérisés d'obéissance, aussi bien dans les unités qui ont participé à cette dernière offensive, que dans quelques corps de troupes qui étaient demeurés à l'arrière. On va compter jusqu'à 137 cas de désobéissance, d'insubordination, de refus de monter en ligne. On verra même un bataillon qui veut s'embarquer pour Paris « pour aller remettre de l'ordre à l'arrière » ! Bref, tout au long des mois de mai et de juin 1917, on assiste à d'incroyables et inadmissibles désordres ; les plus graves qu'ait jamais connus l'armée française ! On estimera que 54 divisions françaises furent atteintes soit une moitié de l'armée ; 5 étaient en état de grave rébellion. Au plus fort de la crise, Painlevé, ministre de la Guerre, confessera qu'il n'y avait plus, entre Paris et Soissons que « deux divisions sur lesquelles nous pouvions réellement compter ». Mais, le fait doit être souligné, jamais aucune troupe ne cessa, au contact de l'ennemi, de remplir sa mission de combat.

Pétain confessera qu'il vécut là des moments d'angoisse.

Pourtant, avec un calme et une lucidité où la fermeté le dispute à l'humanité, il va rétablir la situation avec une rapidité qui force l'admiration.

Il ne croit pas que ces profonds désordres aient pour cause unique la propagande pacifiste et anarchiste qui, en France, comme en Allemagne et en contagion de la Russie a connu des développements inquiétants ; même s'il est vrai que nombre de mutins aient chanté *l'Internationale* et aient défilé en brandissant des drapeaux rouges.

Il estime que les revendications clamées par les mutins étaient légitimes. C'est souvent contre l'avis de ses subordonnés qu'il a décidé d'entendre les appels qui montaient vers lui (exprimés de manière blâmable certes mais c'est la seule dont disposaient les mutins). Il « ouvre » l'armée !

Il rétablit et améliore les permissions ; il fait aménager des camps de repos loin des lignes et veille à ce que le confort en soit amélioré. Il fait considérablement diminuer les distributions de vin et d'alcool car trop de mutineries ont été le fait d'ivrognes. Il proclame que les grandes offensives qui tuent sans grand résultat sont terminées. Tout cela il le dit très simplement lors des innombrables visites qu'il rend aux soldats sur la ligne de front elle-même.

Dans ce contexte, la répression n'apparaît plus comme le moyen essentiel pour rétablir la discipline. Elle a été longtemps l'objet de controverses passionnées non dépourvues d'arrière pensées politiques : un flot de sang ou quelques exécutions ? Pour répondre à cette question nous

ferons confiance aux « historiens sérieux », à ceux qui ont fait parler les documents.

Les premières exécutions eurent lieu le 10 juin. Il est donc faux de prétendre que les « mutineries ont été réprimées aveuglément dans le sang » car, à cette date la crise était sur son déclin. Les conseils de guerre (contrairement à une légende tenace, les Cours martiales n'ont pas été rétablies) ont prononcé 23839 condamnations, la plupart en accordant des circonstances atténuantes. C'est un chiffre énorme mais le plus grand nombre de ces malheureux égarés, parfois combattants chevronnés, ont pu se réhabiliter sur le front, certains en y perdant la vie.

Il existe une incertitude sur le nombre des condamnés à mort ; retenons le chiffre proposé par Guy Pedroncini : 554. Seules 55 ont été exécutées. Elles ont été prononcées pour crimes militaires assortis, dans la majorité des cas, d'infractions de droit commun caractérisées.

« Ce Verdun moral, cette Marne de la discipline étaient des victoires sans lesquelles plus rien n'était possible. »¹

Ce redressement moral louangé par l'historien anglais fut parachevé, dès l'été 1917, par un redressement tactique. Le général Pétain ne tarda pas à apporter la preuve de l'efficacité de sa méthode.

La première action offensive fut la participation de 6 divisions françaises à l'offensive britannique vers Ostende. Offensive « de convalescence », bien préparée, elle permit aux soldats français de franchir le canal de l'Yser avec des pertes modérées .

La deuxième, le 10 août, permit à 16 divisions appuyées par une très importante artillerie de dégager définitivement Verdun.

La troisième, la plus importante, fut celle de l'audace. En octobre, elle permit, sur le Chemin des Dames, à la Malmaison une victoire exceptionnelle ; quelques jours plus tard, les troupes allemandes devaient évacuer leurs positions du Chemin des Dames qui étaient désormais « en l'air » !

Nous référant toujours à ceux que nous avons appelés les « historiens sérieux », nous concluons ce chapitre en proclamant que l'armée française avait eu, dans sa détresse, le rare bonheur d'être dirigée par un chef qui sut comprendre sa souffrance et lui rendre la conscience de sa mission. C'est dans le drame de 1917, plus encore qu'à Verdun que Pétain formera cette image du chef qui, en tout problème, accorde la priorité aux composantes humaines.

¹ Liddell Hart ; *Réputations* ; Payot 1931.

LE DÉSASTRE DE CAPORETTO

Caporetto, qui porte maintenant le nom de Kobarid, est une charmante petite ville de Slovénie sur l'Isonzo. Avant 1914, elle était autrichienne ; après l'entrée en guerre de l'Italie, la timide poussée des troupes italiennes en direction de Trieste avait porté le front en avant de cette cité.

Au cours des premiers mois de 1917, les forces italiennes du général Cadorna avaient accentué leur pression et multiplié leurs attaques mais sans obtenir de succès appréciable. Pourtant l'armée autrichienne qui lui faisait face était en état inquiétant et le « grand allié allemand » ne pouvait que s'inquiéter des signes annonciateurs d'une dissolution de l'empire austro-hongrois. L'empereur François-Joseph est mort le 21 novembre 1916 après 68 ans de règne et son successeur Charles manifeste un constant désir de paix pour sauver un empire qui se disloque.

Tout cela inquiète Ludendorf et il décide d'infliger une terrible, voire décisive, correction aux troupes italiennes. A cet effet, il forme une nouvelle armée dont les effectifs sont, en grande partie prélevés sur le front russe dont on sait qu'il a cessé d'exister. Il la place sous le commandement d'un chef éprouvé : le général Von Below.

Le 24 octobre, après 6 heures d'un bombardement intense dont 4 par obus à gaz, par un brouillard intense et sous une pluie glaciale, l'infanterie allemande s'élance. Le succès est immédiat et « kolossal » !

Dans les troupes italiennes, un profond chaos s'installe. Ce n'est pas une retraite... c'est la fuite ! Les points d'appui cèdent après les autres... Petit clin d'œil de l'histoire : parmi les fuyards on aurait pu reconnaître Mussolini, le futur Duce, s'il n'avait été blessé quelques jours auparavant pendant que la troupe des chasseurs alpins allemands qui provoque la percée décisive est commandée par le capitaine Rommel !

Le 9 novembre, Cadorna est relevé de son commandement et remplacé par le général Diaz mais la panique s'est installée et elle semble sans remède. Dès le 26 octobre, le gouvernement italien a appelé la France au secours. L'armée française est convalescente, comme nous l'avons expliqué, mais pourtant, par un tour de force qui tient de l'exploit, dès le 28 octobre, les chemins de fer français acheminent 120 000 hommes qui constituent la 10^{ème} armée sous le commandement du général Duchêne. Deux divisions britanniques vont suivre. Quelques jours plus tard, la 12^{ème} armée française suivra avec une armée britannique, le tout sous le commandement du général Fayolle qui devient, en fait, le « patron » du front italien.

Tant bien que mal, ce front a été rétabli sur la Piave mais nous ne sommes plus qu'à une cinquantaine de kilomètres de Venise. Ludendorf doit retirer bientôt l'essentiel de ses troupes car le front ouest se ranime et les troupes alliées peuvent reprendre l'initiative.

L'alerte avait été chaude et on peut même se demander comment les Austro-Allemands n'ont pas réussi à transformer la déroute italienne en victoire complète...

Les Italiens avaient, jusqu'alors montré le visage d'une nation somnolente et très peu « guerrière ». Cette défaite l'a réveillée ; remuée par un sursaut patriotique, elle participera très activement à la victoire, dans quelques mois.

DES OUVERTURES DE PAIX À LA GUERRE TOTALE

Dans les dernières semaines de 1916, et, plus encore, au début de 1917, plus ou moins « officielles », plus ou moins « structurées », les ouvertures en vue d'une paix de compromis se sont multipliées.

Pour les belligérants, la lassitude est évidente. Elle se manifeste de façon bien différente suivant les nations mais, tous, peu ou prou, sont atteints. Nous avons décrit l'effondrement russe, les mutineries françaises mais on ne doit pas ignorer la profonde décomposition de l'empire austro-hongrois qui semble bien ne pas pouvoir survivre à la mort de l'empereur François-Joseph. Il faudrait aussi tenir compte des désordres qui affectent plusieurs unités allemandes notamment dans la Marine. Enfin et surtout ne pas négliger les effets du blocus maritime allié qui, asphyxiant les empires centraux, les privent de ressources alimentaires comme de matières premières.

D'où ces ouvertures de paix...

Parmi elles, l'Histoire a retenu celles qui ont eu pour acteurs principaux les princes Sixte et Xavier de Bourbon-Parme, princes français mais servant dans l'armée belge. Leur sœur est maintenant sur le trône à Vienne et cette parenté donne incontestablement une consistance nouvelle à leur initiative qui sort de la clandestinité. Le ministère français est au courant et, si Poincaré et Ribot actuel président du Conseil, sont réservés, Briand, le pacifiste, est enthousiaste. Malheureusement, ces pourparlers avorteront bien vite car l'Allemagne se refuse à envisager de rendre l'Alsace et la Lorraine à la France. On n'est pas davantage d'accord sur le sort de la Serbie même s'il se dessine un consensus sur l'avenir de la Pologne. C'est un échec parce que les chancelleries se refusent à discuter plus avant.

À peine après cet échec, on doit parler de l'initiative du Vatican. Le pape Benoît XV charge le cardinal Pacelli (futur Pie XII), nonce à Munich,

d'entreprendre des pourparlers. Il est bien accueilli à Vienne ; avec plus de réticences à Berlin mais Paris et Rome ne répondront jamais.

Tous ces échecs démontrent, si besoin était, que les belligérants pour troublés qu'ils sont, ne sont pas encore « mûrs » pour renoncer à ce qui nourrit encore leur bellicisme.

À la fin de l'année, le président Wilson, dont nous avons dit l'esprit messianique qui l'habite, va rendre public un plan dit des « Quatorze points » qui énumère les conditions d'une paix qu'on veut éternelle et universelle... Le langage du président américain fait sourire dans les Chancelleries européennes mais on sait que son projet s'imposera largement aux négociateurs du Traité de Versailles.

Et en France, pendant ce temps-là ?

« L'union sacrée » qui avait, jusqu'alors, mis en sourdine les querelles politiciennes, vole en éclats sous l'influence incontestable des mouvements révolutionnaires qui secouent l'Europe en guerre mais aussi, et avant même le désastre du Chemin des Dames, des contestations de plus en plus aigües qui se manifestent contre la conduite de la guerre, contre ces offensives meurtrières et inutiles. Un nouveau gouvernement dirigé par le vieux Ribot ne calmera pas ces contestations et, lorsqu'à son tour, il laissera la place à Clémenceau que Poincaré appelle aux affaires malgré sa haine personnelle, la conduite de la guerre en sera profondément modifiée.

Le vieux lutteur (il a 76 ans) ancien anarchiste, anti conformiste n'attendait que ce jour !... Il se réserve le portefeuille de la Guerre et s'entoure d'hommes dévoués et dociles. Il a un style et une allure ; c'est foncièrement un fanatique de la Patrie et de la guerre menée sans faiblesse jusqu'à son achèvement qui ne saurait être que victorieux. Son programme tient en peu de mots qu'il martèle, lors de sa déclaration à la Chambre : « La guerre... rien que la guerre !... »

Son action, sur le plan politique se traduit par une volonté de briser dans l'œuf toute velléité de paix de compromis et de mobiliser toutes les énergies du pays pour les fabrications de guerre. Ses cibles sont vite connues, identifiées, annihilées. Ce sont Malvy ex-ministre de l'Intérieur et le flamboyant Joseph Caillaux arrêté et incarcéré. Ce pacifiste paie une trop grande légèreté qui l'a poussé à des imprudences regrettables.

Il va montrer aussi que la République en guerre est impitoyable et qu'elle punit, sans état d'âme, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont agi (ou semblé agir...) contre les intérêts d'une Nation en guerre. S'appuyant sur deux personnalités hors du commun et dévoués à cette politique, on verra se succéder des procès restés célèbres dans l'Histoire. Pierre Bouchardon, juge d'instruction inlassable et Mornet, un accusateur public héritier de

Fouquier-Tinville, ont conduit, dans les fossés de Vincennes, Mata-Hari, Bolo-Pacha et tant d'autre présumés coupables d'intelligences avec l'ennemi.

Comme Pétain, Clémenceau paie de sa personne et sa silhouette pittoresque s'aventure dans les tranchées où il se mêle à des combattants auxquels il insuffle son indomptable énergie.

AILLEURS...

Tout ce que nous venons de dire sur les théâtres d'opérations européens, quelle que soit l'importance capitale de ces derniers, ne doit pas occulter les événements qui se déroulent ailleurs...

Sur les mers, d'abord. Nous avons dit les espoirs démesurés que l'Allemagne avait mis dans le succès espéré de la guerre sous-marine à outrance qu'elle mettait en œuvre. Il est vrai que, au cours des premières semaines de 1917, les convois « alliés » qui traversaient l'Atlantique subissaient des pertes énormes mais, une réorganisation des convois, leur accompagnement par des bâtiments de guerre armés pour la lutte contre les sous-marins inversa très vite la tendance. Dès le milieu de l'année, le constat était clair : la guerre sous-marine était un échec pour l'Allemagne.

En Orient. Depuis les premiers jours du conflit, l'Angleterre, plus que la France, considérait l'Empire Ottoman, allié des empires centraux, comme le « maillon faible » du camp adverse. D'où l'expédition des Dardanelles qui fut un fiasco retentissant mais qui eut, au moins, le mérite de faire installer un corps expéditionnaire dans la partie nord de la Grèce, autour de Salonique. On sait la part glorieuse que cette armée d'Orient, qui monte en puissance tout au long de 1917, prendra dans l'achèvement victorieux du conflit.

Au Moyen-Orient, les troupes britanniques obtiennent des succès incontestables et spectaculaires. Remontant la vallée de l'Euphrate, ils ont conquis Bagdad le 11 mars et le 11 décembre 1917, ils entrent à Jérusalem et avancent, irrésistiblement, sur la route de Damas mais l'événement marquant est ce que l'Histoire a retenu sous le nom de « déclaration Balfour ».

Arthur James Balfour était l'un des membres éminents de l'aristocratie britannique. Il entra en politique sous l'égide de son oncle Lord Salisbury. Au début du siècle, il fut un des artisans majeurs de « l'entente cordiale ». Pendant la guerre, il fut ministre des Affaires Étrangères dans le cabinet de coalition d'Asquith (1916-1919) C'est dans ce poste qu'il publia une fameuse déclaration qui, dans l'Histoire, porte son nom (2 novembre 1917). C'était une lettre adressée à Nathan Meyer Rotschild qui fut le premier Israélite anglais à être élevé, en 1885, à la pairie. On doit citer la

partie principale de ce document qui eut, dans l'Histoire, d'énormes conséquences :

« Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement, en Palestine, d'un foyer national pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter préjudice aux droits civils et religieux des communautés non juives de Palestine non plus qu'aux droits et au statut politique dont les Juifs pourraient jouir dans tout autre pays. »

Il convient de savoir qu'à la même période, Londres multipliait les promesses aux Arabes pour les entraîner à la révolte contre les Turcs. C'est ainsi que, le 17 décembre 1917, le gouvernement britannique adresse à un certain Hussein ben Ali qui s'était proclamé roi du Hedjad, une note écrite dans laquelle il l'assure de la prochaine indépendance du monde arabe. Ce document n'aura pas le même retentissement que la « déclaration Balfour », mais il est révélateur des détours de la politique britannique. Il donne du sens à l'implication du fameux colonel Lawrence qui a maintenant à sa disposition les troupes de l'émir Fayçal. En Juillet 1917 il s'est emparé d'Akaba.

Cette duplicité de la politique britannique allait contribuer à faire de cette région du monde une véritable poudrière. En effet, la paix venue, la Grande Bretagne, dans un désir à peine dissimulé d'hégémonie, réussit une sorte de tour de force en mécontentant les Juifs, d'une part, et les Arabes, d'autre part...

Les désordres (le mot est faible...) qui persistent et s'amplifient au Moyen Orient trouvent, en partie, leur source dans ce « double jeu » pratiqué trop longtemps par les Britanniques.

J'arrive au terme de mon propos et j'ai le sentiment de n'avoir pas donné un panorama complet de cette foisonnante année 1917. C'est que, comme je l'avais dit en commençant, cette année n'a pas été seulement cruciale et finalement déterminante pour les malheureux européens ensevelis dans leurs tranchées de combattants, parfois affamés, révoltés à l'occasion, quémandant la paix, mais que les bouleversements qui l'ont marquée ont eu, politiquement et socialement, une importance déterminante.

De tous ces sujets, je ne peux vous entretenir mais qu'il me soit permis d'y faire au moins référence.

L'aviation connaît, en 1917, un progrès que l'on doit qualifier de décisif. Boudé par les militaires comme par les politiques au début du

conflit, l'avion s'est imposé comme un auxiliaire indispensable du fantassin en même temps qu'une arme redoutable. Les « exploits » d'un Guynemer, chez nous et de Von Richtofen, le « baron rouge », dans le camp ennemi, enflamment les imaginations comme, plus d'un siècle plus tôt, les hussards de Lassalle. La conséquence est déterminante : l'industrialisation de la guerre impose une place privilégiée à la construction en masse des avions.

Les mœurs se libèrent. Les femmes prennent une place parfois prééminente dans la société ; elles ne seront plus détrônées et cette émancipation va se faire sentir dans bien d'autres domaines. Ainsi en va-t-il des critères artistiques : ceux de « l'ancien monde » éclatent. Ils avaient vacillé à la fin du siècle précédent mais, maintenant, c'est l'explosion : le mouvement « dada » prend son essor et la musique de jazz qu'importent les Américains commence sa fabuleuse carrière.

L'entrée en guerre des Etats-Unis est, avec la révolution russe, l'événement capital de l'année 1917. Elle installe la démocratie américaine dans le rôle de leader du « monde libre » aux côtés de la Grande-Bretagne et de la France. Laminées et épuisées par la guerre, ces deux nations de la vieille Europe qui ont dominé le monde depuis trois siècles vont céder le « leadership » à une Amérique dotée d'un plus vaste territoire, plus peuplée et portée par une économie en pleine expansion.

Et enfin, comme s'il fallait donner à cette année un caractère sacré, dans un misérable village du Portugal, à Fatima, la Vierge apparaît à trois enfants. Pour les croyants, c'est un rayon de soleil, une espérance sur un champ de ruines...

Ma conclusion, permettez moi de l'emprunter à un ouvrage récent où l'auteur, Jean-Christophe Buisson, décrit la chronologie de « 1917, l'année qui a changé le monde ». Il écrit : « Cette année sans pareille aura creusé la tombe de l'Europe des Empires au profit d'une nouvelle ère où la mondialisation de la puissance marchera de pair avec le progrès technique et la brutalisation des êtres. »